

Restaurant : A la vue du Fousi-Yama. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE¹.

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La banlieue (suite).

Il nous reste à décrire d'autres plaisirs, et d'abord les modestes pique-nique bourgeois, dont la banlieue est le théâtre pendant la belle saison. Deux ou trois familles s'associent pour passer une soirée à la campagne, soit sur les collines ombragées qui dominent la baie, soit dans les grands vergers du nord, d'où l'on jouit en plein de la vue du Fousi-Yama. Les coskeis prennent les devants. Parvenus au lieu désigné, ils y tracent une enceinte réservée, au moyen de longues pièces d'étoffes tendues sur des piquets à hauteur d'appui. A l'intérieur, le sol est garni de nattes. Des réchauds sont préparés, ainsi que des bouilloires pour faire le thé et des poêles pour frire le poisson. La société arrivée et installée, les dames se mettent à l'œuvre, déballetent les provisions et le champêtre festin commence. Il se prolonge jusqu'au coucher du soleil. Les jeux, les chants et la musique animent le dessert. Quelquefois l'on invite à la fête des musiciennes de profession, et peut-être même, si l'occasion s'en présente, une couple de ces danseuses

ambulantes, dont la spécialité consiste à exécuter des pantomimes, des poses et des figures de caractère. L'une de leurs plus gracieuses productions porte le nom de danse des éventails : c'est une sorte de pantomime, généralement interprétée par une jeune fille en costume de page.

Il existe d'ailleurs des danses nationales que l'on cultive au sein de la société bourgeoise et qui trouvent naturellement leur place dans les divertissements des parties champêtres. Ordinairement les dames dansent seules. Elles forment un quadrille, dont chaque figurante reste en place, sans faire d'autres mouvements que des gestes, sans changer de position que pour passer d'une attitude à une autre, en se balançant sur les hanches, en tournant ou penchant la tête, en étendant les bras et les mains, tantôt à droite, tantôt à gauche, non sans grâce ni sans élégance, mais avec une grande monotonie d'action.

Un homme ne danse jamais que pour le plaisir d'exécuter, dans un cercle d'intimes, quelque prouesse chorégraphique, ordinairement inspirée par les fumées du saki, ou pour faire sa partie dans les rondes qui animent souvent la fin des banquets de famille. En cas

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81, 97; t. XIX, p. 353, 369, 385 et 401.

pareil, le père charge volontiers sur ses épaules le cadet de ses garçons ; les petites filles se tiennent par la main ; les grandes personnes demeurent constamment isolées les unes des autres ; les plus âgées cheminant en cadence, appuyées sur un bâton ; les plus jeunes sautant et se démenant selon leur fantaisie, et toutes suivant en bon ordre le même mouvement circulaire autour des reliefs du festin.

Ces rondes de table japonaises sont très-variées et quelques-unes fort anciennes, témoin la chanson de l'illustre Daïnagong Ootomo, qui mourut en 731. Il célébrait en ces termes à la fois le saki national et le vin doux d'Osaka :

« Dites-moi, quel était le sage qui a déclaré que le vin est une sainte chose ?

« Combien il a dit vrai ! Y a-t-il rien de plus précieux au monde ?

« Si je n'étais un homme, je voudrais être un tonnelet. »

Mais ce n'est pas toujours le plaisir et rien que le plaisir qui attire le bourgeois dans les retraites de l'Inaka. Le bourgeois de la vieille roche aime la banlieue pour elle-même. Il l'a parcourue en tous sens et en toute saison. Il en connaît les curiosités, les particularités remarquables, les kermesses locales, les marchés annuels. C'est de là qu'il tire directement une partie de ses provisions de ménage. Il se présente, en concurrence avec les revendeurs de la capitale, aux enchères publiques de riz, de légumes, de fruits et de charbon, qui ont lieu à époques fixes dans certains arrondissements ruraux. Puis cette satisfaction donnée à son génie mercantile, rien ne s'oppose plus à ses jouissances contemplatives.

Il va revoir le cèdre antique sur lequel il a peint les



La danse des éventails. — Dessin de L. Crépon d'après une photographie.

initiales de son nom et la date de sa première visite. Il en connaît un plus ancien encore, planté par un kami, selon les registres de la bonzerie voisine : celui-là contient à sa bifurcation un réservoir naturel plein d'une eau très-efficace contre certaines maladies. On peut en boire par petites gorgées au moyen d'un godet de bambou suspendu à une longue perche. Ce réservoir miraculeux a fait sourire le malin habitant de la Cité, mais il y a bu tout de même. Il sait, d'autre part, à quelle heure précise une source intermittente jaillit de la roche d'un ermitage, dont le saint anachorète s'imagine être pour quelque chose dans cette merveille quotidienne, et ne manque jamais d'en faire les honneurs aux curieux, moyennant une équitable indemnité. Mieux vaut, selon l'avis du citadin, récompenser les soins industriels des bonzes éleveurs d'abeilles, quand ils s'empressent d'offrir aux visiteurs un frais rayon de miel cueilli sur quelque sapin de leurs bosquets sacrés. Il y a aussi des bonzes éleveurs

de volaille, et d'autres voués à la pisciculture, vendant, au choix de l'amateur, des poissons rouges, dorés ou argentés pour les aquariums de salon, ou des carpes toutes rondes de graisse et des gouranis de Chine pour les tables les plus opulentes. Certains ordres monastiques s'adonnent à l'éducation des tortues, ou à celle des canards mandarins, ou à la fabrication des confitures. Chaque couvent, temple ou chapelle de la banlieue, se distingue par quelque particularité plus ou moins intéressante : ici un groupe de palmiers, là des bananiers, ou des bambous d'une crue extraordinaire, ou des chênes toujours verts, ou des cerisiers, des pêchers et des pruniers à fleurs doubles ; ailleurs des lotus, soit blancs, soit rouges, des haies de buis ou de charmille, des arbres nains, des plates-bandes de fleurs énormes, des monticules taillés sur le modèle du Fousi-Yama et accessibles au public à certaines fêtes de l'année.

D'autres collines, que la main de l'homme n'a touchées



Pique-nique japonais. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

que pour les planter de beaux arbres, sont réputées à divers titres : celle-ci, comme étant le point d'où l'on peut le mieux observer le spectacle princier des chasses au faucon ; celle-là, parce qu'elle domine un champ de bataille demeuré célèbre. Plusieurs sont couvertes de monuments funèbres, étagés en terrasses pittoresques. L'un de ces cimetières est spécialement consacré aux hommes qui se sont rendus illustres dans les lettres et dans les sciences.

On rencontre aussi, çà et là, dans les plaines ou à l'entrée des villages, des pierres commémoratives de quelque événement historique, et surtout de petites chapelles élevées en l'honneur de tel ou tel héros des guerres qui ont fondé la dynastie de Hiéyas. Le bouddhisme a imprimé son cachet sur tous les lieux dignes de fixer l'attention des promeneurs. Il n'est pas de grotte qui n'ait son idole et son tori, pas de lac qui ne contienne un îlot avec son petit temple dédié à Bonten.

On dit qu'en étendant de la sorte son réseau sur les campagnes japonaises, la religion des bonzes a bien mérité de la société. Elle est intervenue maintes fois en faveur de ses serfs ou de ses clients au milieu des partis politiques, et a réussi, en plus d'une province, à opposer une digue aux dévastations des guerres civiles. C'est à elle que certaines contrées sont redevables de leur riche végétation. Partout elle a pris les forêts sous sa sauvegarde ; partout elle a rehaussé de ses pieux ornements les beautés naturelles du Nippon.

Quoi qu'il en soit de cet éloge, le jour viendra sans doute où il ne conservera plus qu'une valeur rétrospective. Quand les temps de la barbarie féodale seront passés, le monachisme n'aura plus sa raison d'être ; et quand la terre appartiendra au travail, les campagnes de Yédo n'auront rien à regretter de l'administration des bonzes.

Dans leur état actuel, l'impression générale qu'elles produisent est un mélange indéfinissable d'admiration et de tristesse. Lorsque je me rappelle les scènes splendides du coucher du soleil illuminant les vergers en fleur, les bosquets de bambous, les canaux des rizières,

ou quelque anse lointaine de la baie, ou la neige éternelle du volcan, je ne puis m'empêcher d'associer à ces grands tableaux le bruit monotone du tambour des bonzeries et le pénible spectacle de la misère des villageois. L'œuvre de l'homme, sous le beau ciel du Nippon, forme un contraste choquant avec l'œuvre de Dieu. Ce que l'on s'attendrait à rencontrer au sein de cette magnifique nature, ce sont de riants villages groupés dans les plaines fertiles, d'élégantes villas parsemées sur les collines verdoyantes. Tout au contraire, les institutions politiques de l'empire relèguent le cultivateur dans de pauvres chaumières, ne permettent ni à l'artisan, ni même au riche négociant, de sortir de

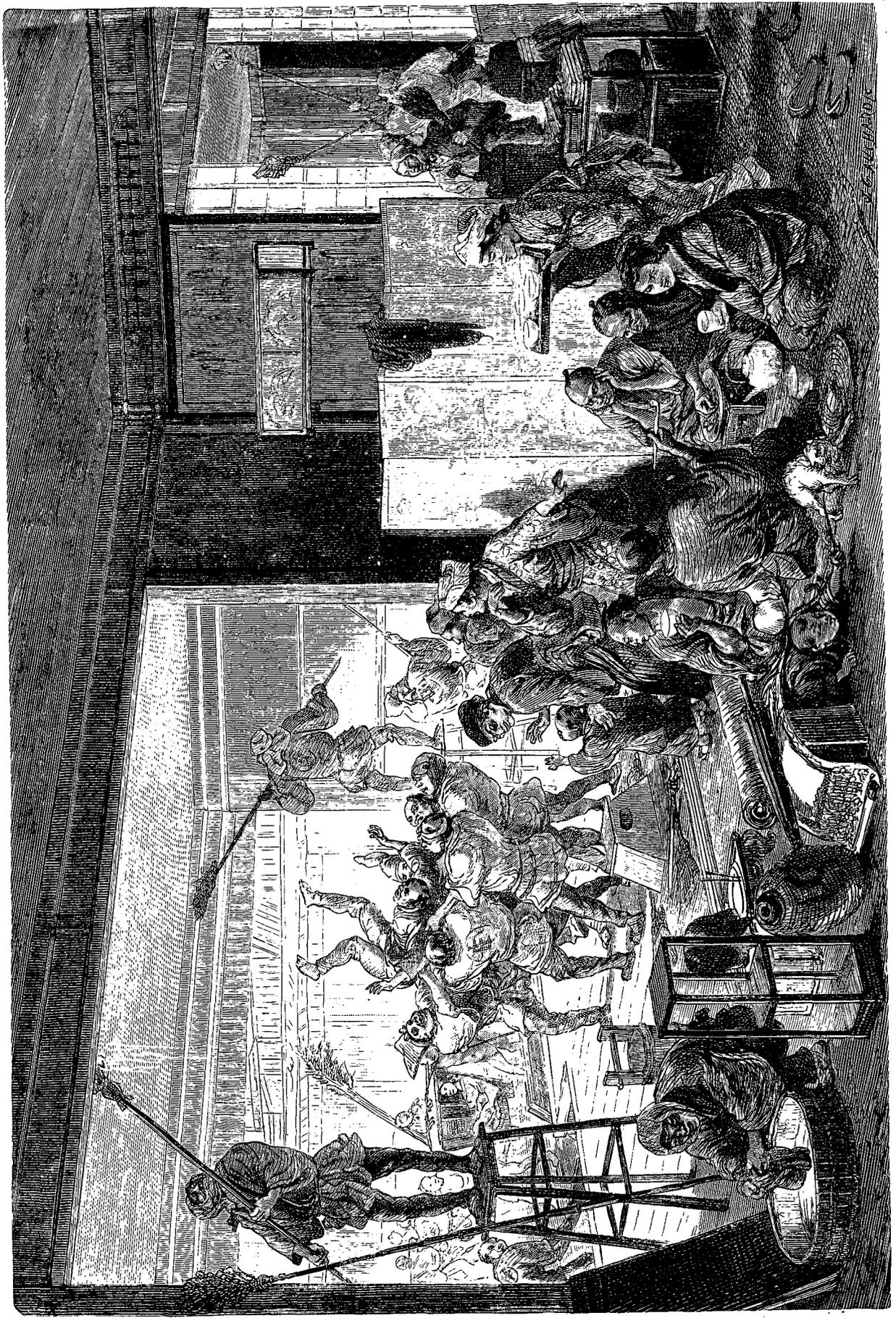
l'enceinte des cités, et confinent les gens de la caste privilégiée derrière les longues murailles de leurs casernes et de leurs forteresses. Quant aux institutions religieuses, elles étendent de tous côtés, dans les villes et aux environs, les murs de leurs collines funéraires et les sombres cloisons des retraites monastiques. Ces lignes interminables de palais et de couvents qui attristent la capitale et les riches campagnes dont elle est entourée, c'est le cadre inflexible et glacial d'une organisation sociale savante, mais surannée, autrefois toute-puissante, actuellement condamnée. Ce ne sont pas nos canons qui l'ont battue en brèche. Elle s'écroule intérieurement, parce qu'elle était foncièrement inhumaine et que le souffle de l'esprit du siècle a pénétré dans la place.

Celle-ci ne semble déjà plus renfermer que désordre et dissolution : grands et petits daïmios, mikado et taïkoun, hattamotos, yakounines, grand-prêtre de Kioto, pontifes du bouddhisme, tout ce monde autoritaire est présentement aux prises, dans une immense et suprême mêlée intestine.

Le peuple assiste en simple spectateur à ces luttes qui ne le concernent qu'indirectement. Il en souffre sans doute quant à ses intérêts matériels, mais il y gagne de jour en jour en instruction, en maturité, en force morale, car il n'est plus seul, comme autrefois, en présence de ses chefs ; il se trouve en contact journalier, sur divers points de l'Empire, avec le commerce



L'arbre sacré au réservoir d'eau miraculeuse. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

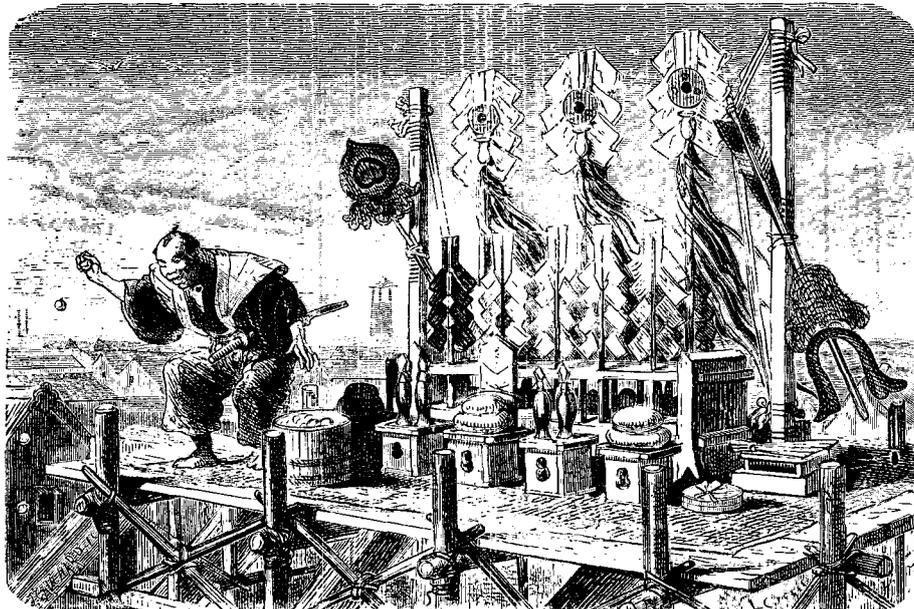


Couilles nettoyant une grande maison. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

des deux mondes, avec la raison moderne, avec le christianisme et la liberté.

Je ne mets pas en doute qu'il ne sorte de son sein, non point une révolution sociale, mais l'élément le plus essentiel à la reconstitution de la société japonaise, cet

élément qui a manqué à l'ancien ordre de choses et sans lequel toute réorganisation vraiment digne de ce nom serait impossible, c'est à savoir une sorte de bourgeoisie, une classe moyenne ayant conscience de sa propre valeur, et dût-elle de longtemps ne posséder



Pose de la toiture d'une maison. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

ni droits, ni garanties quelconques, le fait qu'elle existe en germe, qu'elle grandit et se développe de génération en génération, me semble ressortir des ob-

servations que j'ai recueillies à Yédo même, dans les rues de la Cité et dans les ateliers du Hondjo. Un grand événement a empêché le peuple japonais de



Danse de coskeis quêtant leurs étrennes. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

tomber dans l'état de stagnation où étaient plongées les populations du Céleste Empire avant l'arrivée des Européens : l'usurpation du pouvoir temporel, consommée par Hiéyas au détriment du mikado, a brisé l'uniformité et détruit le prestige du despotisme théocra-

tique. Depuis cette émancipation relative, les esprits ont reçu une impulsion, dont les conséquences n'apparaîtront clairement qu'à l'issue des troubles actuels.

Quel que puisse être, au point de vue dynastique, le résultat de cette crise significative, le pouvoir qui

sortira triomphant de la lutte n'hériterà jamais de l'ancien Nippon des mikados, car celui-ci n'appartient plus qu'à l'histoire. Mais il est un autre Japon qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'élabore en silence et avec lequel dorénavant tout pouvoir politique ou théocratique sera obligé de compter. C'est en dehors des partis belligérants, c'est au sein des villes impériales, parmi les classes laborieuses de Yédo, de Hiogo, d'O-

saka, de Nagasaki; c'est par le travail même de leur population industrielle, artistique et commerçante, que se préparent les pierres d'attente, les véritables fondations, les larges et solides assises du nouvel édifice.

Le nouvel an à Yédo.

Le 6 février 1864, avant-dernier jour de l'année japonaise, je me trouvais pour la seconde fois à Yédo,



Un restaurant la veille du jour de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

où la corvette hollandaise *le Djambi*, capitaine Van Rees, m'avait transporté pour procéder, de concert avec les délégués du Taïkoun, à la signature du traité suisse. Outre les membres de la mission, quelques amis assistèrent à la cérémonie, entre autres M. de Polsbroek, représentant des Pays-Bas, et M. le capitaine de vaisseau Le Couriault du Quilio, commandant de *la Sémiramis*, vaisseau amiral de l'escadre française.

Le Tjoódjé était plein comme un hôtel des Alpes par un beau soir d'été; le temps, magnifique; la société, on ne peut mieux disposée. Le Castel nous envoya, pour la forme, quelques yakounines, qui nous laissèrent mettre à profit nos heures de liberté comme nous l'entendions. Des parties à pied et à cheval s'organisèrent immédiatement dans plus d'une direction, pour la soirée même et pour les jours suivants.

Dans tous les quartiers de la capitale, les habitants achevaient leurs préparatifs de fête. Ils avaient nettoyé de fond en comble leurs demeures, épousseté et restauré leur petit mobilier. Les trottoirs étaient encore jonchés de nattes, de paravents, de guéridons et d'ustensiles en laque, en bronze, en porcelaine, que l'on se hâtait de rentrer et de remettre en place. Cet ouvrage étant confié dans les grandes maisons aux soins des coulies, ceux-ci le terminaient avec de joyeuses et grotesques manifestations : un pas de danse sur un tabouret, une culbute du haut d'un escalier, un camarade enlevé et berné pour avoir mal accompli sa tâche.

D'autres manœuvres plantaient devant les portes, de

chaque côté du seuil, un jeune pin et un bambou empanaché, et reliaient entre eux ces beaux arbres, à la hauteur de l'étage, par des guirlandes de paille de riz, ornées de baies rouges des forêts, d'oranges mandarines et de bandes de papier doré ou argenté. On tendait même contre les murs, ou sous les galeries et les toitures des maisons, des cordes auxquelles pendaient, comme des franges, de longs brins de paille de riz entrecoupés de petites branches de sapin ou de fougère. Ce genre d'ornement décore les étalages des boutiques, les toris, les portes de rues, les cages de papier des lanternes publiques, les puits, les seaux des porteurs d'eau, les chapeaux des joueurs de flûte,



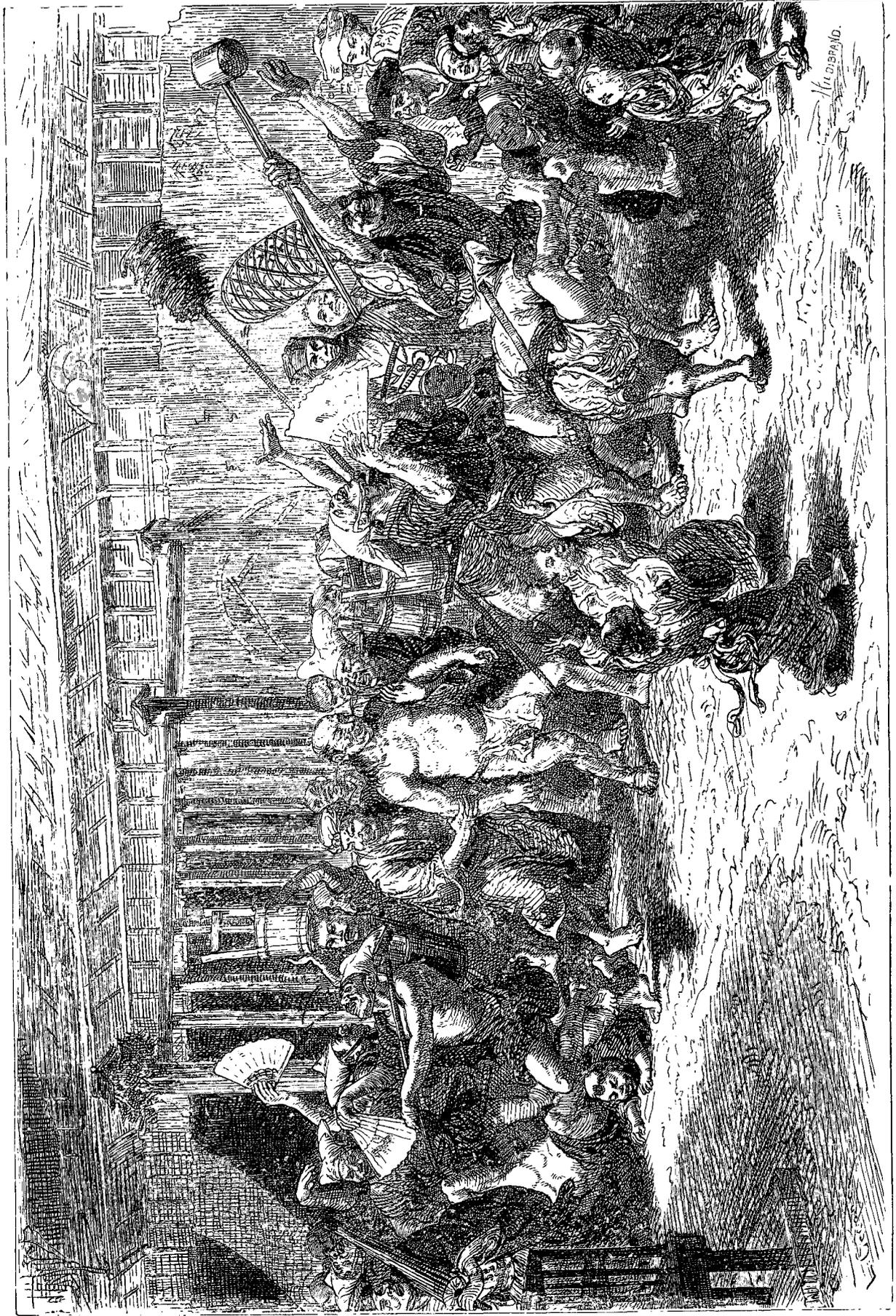
Mitrons japonais pilant le riz. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

des tambourineurs, des guitaristes et des danseurs de rue.

C'est le jour où la tribu des charpentiers pose les grosses pièces de la toiture des maisons en construction, et où les autres corps de métiers effectuent la remise de leurs travaux au propriétaire. Celui-ci fait élever une estrade sur le faite de l'édifice et picusement il y expose, fixés à une étagère, une double rangée de goupillons, trois grands et cinq petits, en papiers de diverses couleurs : aux trois premiers sont suspendus de longs rubans de soie et des mèches de cheveux. A droite et à gauche, deux grandes flèches sacrées, chacune tendue en sautoir contre une toise de

charpentier dressée sur une base, et, en arrière, une tenture d'étoffe armoriée indiquent à la fois le rang et la famille du maître de la maison. Son épouse, pour sa part, s'est chargée du soin des offrandes destinées aux dieux tutélaires : elles sont étalées sur des guéridons disposés au pied de l'étagère, et se composent du classique morceau de poisson séché, d'une demi-douzaine de pains de riz, de quatre flacons de saki et de deux boîtes d'œufs de vers à soie. Enfin, le principal domestique de la maison jette du haut de l'estrade de petites boules de riz aux passants.

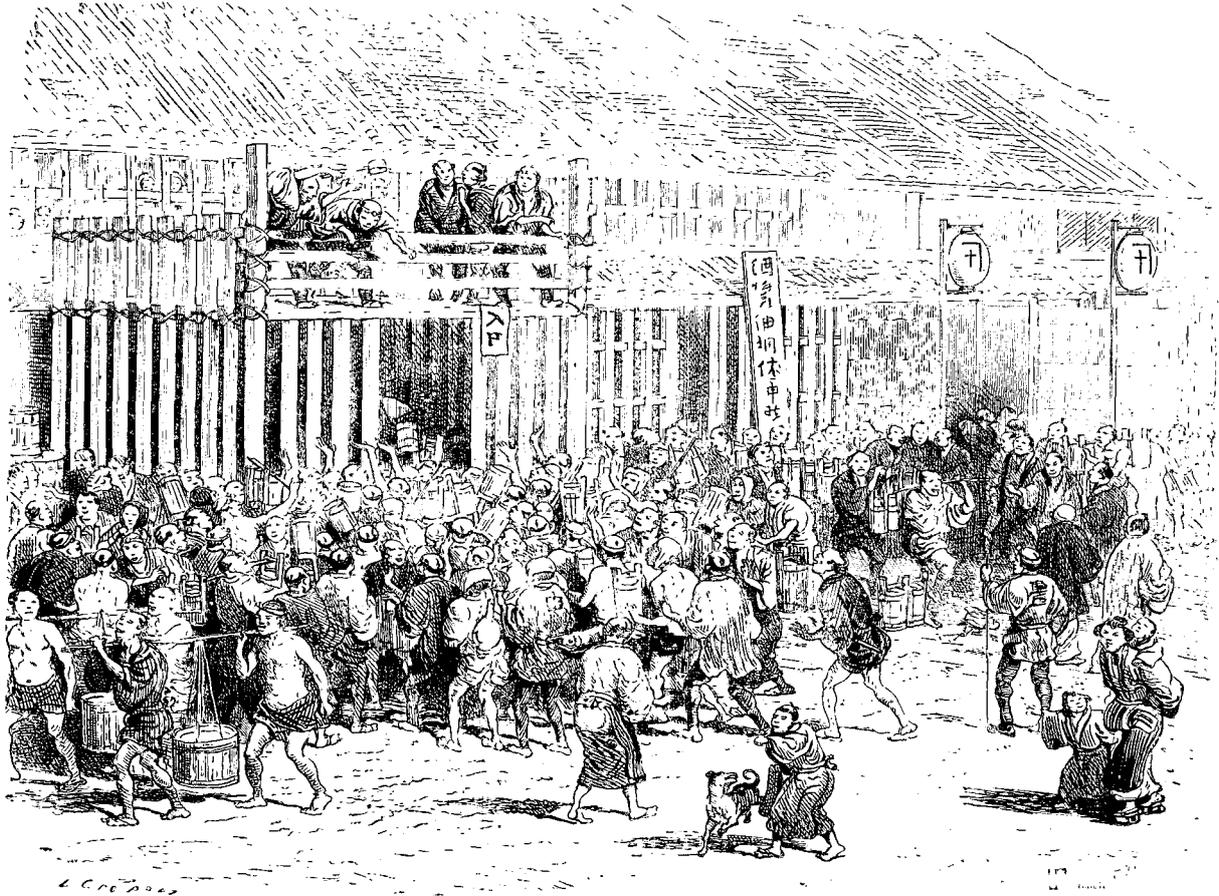
La foule afflue de la ville et de la campagne. Les paysans conduisent des chevaux pesamment chargés de



Bacchanale des garçons brasseurs. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

tiges de bambous et de jeunes plants de sapins. Les paysannes vont aux emplettes. Les gens de la province arrivent par troupes. Hommes et femmes portent leur bagage sur la nuque, dans un papier huilé ou dans un mouchoir de serge du ver à soie des chênes ; un parapluie en bandoulière complète leur accoutrement. De leur côté, les familles de cultivateurs de la banlieue regagnent leurs pénates après avoir acheté des amulettes de nouvel an, pour la protection de leurs rizières et des arbres de bonne fortune pour la prospérité de leurs enfants : ces arbres ne sont que de longues branches de saules pleureurs auxquelles le marchand attache des dragées, un dé à jouer, de la verroterie,

le masque d'Okabé, et quelques morceaux de métal simulant des pièces de monnaie. Partout, sur la voie publique, les forains rivalisent avec les étalagistes du quartier. Ceux qui vendent des jouets d'enfants assourdissent le voisinage du bruit de leurs trompettes, de leurs sifflets et de leurs tambourins. Les colporteurs de masques et d'éventails en font l'objet de trophées fantastiques. Un marchand de petites lanternes rouges en porte une multitude à un faisceau de flexibles baguettes, où elles se balancent dans les airs à deux ou trois mètres au-dessus de sa tête. A chaque pas l'on rencontre des garçons de magasin ou des domestiques de bonne maison, chargés d'étrennes élégamment dis-



Vente du saki. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

posées dans des boîtes de laque ou sur des guéridons recouverts de soie brodée, ou enfin sur des civières tendues de quelque belle étoffe ornée des armes de l'expéditeur.

Aux histrions de tous les jours viennent s'ajouter les masques, les bateleurs, les quêteurs de circonstance. Voilà quatre bonzes danseurs qui cheminent sous un vaste dais de crêpe, surmonté du gohei : c'est à l'abri de cette coupole ambulante qu'ils exécuteront de place en place leurs pieux entrechats. Voici le burlesque quêteur des prêtres du culte Kami, chantant et gambadant aux sons du tambour de basque de son propre bouffon. Il est d'usage de leur donner une tasse

de grains de riz, surmontés d'un tem; o. Le bouffon glisse la pièce de cuivre dans une longue bourse pendue à sa ceinture, et verse le riz dans un sac qu'il rejette sur ses épaules.

Un autre personnage grotesque, accompagné d'une bande de musiciens, joue de l'éventail et du goupillon, se couvre la figure du masque d'Hiyo-Toko, se coiffe d'une tête de chimère et saute de son mieux, en faveur de la caisse de secours des ouvriers maçons.

Parmi les coureurs de rues qui, pour se divertir, s'affublent d'habits bariolés, de toques fantastiques, de masques d'oiseaux à long bec, on distingue les coskeis, les cuisiniers, les valets de chambre de la petite

noblesse et de la bourgeoisie, à un déguisement qui leur est propre. Ils se couvrent la tête d'un haut chapeau de papier vert, ayant la forme d'un cône tronqué et leur cachant presque toute la figure, et ils ceignent en outre un tablier blanc parsemé de broderies symboliques en soie rouge. C'est dans cet équipement qu'ils vont de porte en porte chanter et danser en marquant la mesure au moyen de deux tronçons de bambou qu'ils tiennent en mains et choquent l'un contre l'autre. L'argent qu'ils collectent ne leur sert généralement qu'à passer dans l'abondance les fêtes de la quinzaine. Toutes les maisons de thé leur sont ouvertes; mais, sous prétexte de leur faire honneur, les tenanciers des restaurants de premier ordre les introduisent dans leurs propres appartements et jusque dans le sanctuaire de l'autel domestique, pour éviter dans les salles d'hôtes d'inconvenantes rencontres de maîtres et de serviteurs.

Au reste, les derniers jours de l'année sont loin d'être complètement absorbés par les réjouissances publiques. Le trentième du dernier mois est le terme fatal des paiements semestriels. Le maître de métier, le patron de boutique, le chef de famille, tout homme ayant des affaires court la ville ou travaille à son comptoir jusqu'à ce qu'il ait ponctuellement réglé ses comptes, selon le principe universellement admis au Japon, que l'on ne doit pas reporter de dettes sur l'année nouvelle. C'est alors seulement qu'il ira passer quelques instants avec ses amis au restaurant voisin, et qu'au retour il prendra part de ses propres mains aux joyeuses occupations domestiques de sa femme et de ses enfants.

Il faut que le jour de l'an il y ait des fleurs dans chaque maison. On y pourvoit ordinairement en achetant, chez les horticulteurs, des pêcheurs nains élevés dans des pots de grosse porcelaine et dûment chargés



Les patrons du saki. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

de fleurs doubles. Les Japonais excellent dans l'art d'atrophier les plantes en ne leur départissant que juste ce qu'il faut de terre, de lumière et de soleil pour les doter d'une stature lilliputienne. Tel est leur goût pour ces produits de végétation en miniature, que l'on trouve, dans les boutiques de jouets d'enfants, des imitations microscopiques d'arbres nains, chargés de fleurs, en découpures de papier. L'illusion est complète jusque dans les moindres détails : les petits vases de bois dans lesquels ces faux arbres sont plantés imitent, à s'y méprendre, la porcelaine au moyen d'une glaçure en papier mâché. Les jeunes filles font grand usage de ces jouets dans leurs fêtes enfantines et pour les mariages de leurs poupées. Elles se plaisent à relever l'éclat des fleurs et des feuilles artificielles par le miroitement de petits morceaux de métal poli, taillés en carré long, qu'elles suspendent délicatement à l'extrémité des branches.

La boulangerie joue un rôle capital parmi les innombrables préparatifs des fêtes du nouvel an. Il est de rigueur, chez les familles bourgeoises, que les dressoirs de l'office étalent une ample provision de pains et de gâteaux de riz pour les étrennes des ouvriers, des commis et des domestiques, ainsi que pour les échanges de cadeaux en nature qui se font entre parents et voisins. Dans toutes les cuisines, des mitrons à la journée, nus jusqu'à la ceinture, sont occupés à pétrir, à mettre au four, à en retirer la cuite. Ils pétrissent la farine dans des mortiers, et malheur au garçon qui laisse le pilon se prendre dans la pâte ! Il en a pour plus d'un moment à subir les quolibets de ses camarades. C'est ce même procédé primitif du mortier que l'on emploie pour réduire le riz en farine. Il y a des pileurs de riz de profession. On en rencontre dans les rues, portant le pilon sur l'épaule et roulant, comme un tonneau, leur gros mortier devant

eux. Le trentième du dernier mois est la plus rude de leurs journées, car chaque famille doit, autant que possible, avoir fini avant le premier de l'an de piler la provision de riz nécessaire jusqu'à la récolte d'octobre.

Dans les ménages pauvres, on se passe de toute assistance mercenaire. Si l'on a recours aux voisins, c'est à charge de réciprocité. Il n'est pas rare de voir dans la même famille trois générations représentées autour du mortier à riz : la fille aînée, la mère, l'aïeule ou le grand-père, travaillant de concert, armés chacun d'un petit pilon, et tous ensemble chantant à demi-voix, pour s'animer à l'ouvrage, les refrains cadencés de quelque vieille ronde villageoise.

Vers les abords du Nippon-Bassi, les clameurs d'une foule tumultueuse signalent le voisinage des grands établissements où l'on brasse la bière de riz, ainsi que le mouvement des docks d'où on l'expédie en gros, par cargaison de tonnelets, sur des barques qui sillonnent en tous sens les canaux de la Cité. Chaque barrique est enveloppée d'une natte assujettie par des cordes de paille et portant la marque de fabrique du brasseur. Des centaines de coulies se croisent à pas pressés dans la rue, portant aux deux extrémités de leur bambou des tonnelets d'une forme particulière, fermés et bondonnés à l'égal des autres, bien que munis d'une anse, comme les seaux de bois. Pour les transports à courte



Un marché de nuit : La criée du riz. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

distance on fait grand usage de seaux ordinaires, de simples baquets, de petits cuiviers ouverts et de grosses cruches en porcelaine bleue, au risque d'exposer dans le trajet le vase et le liquide à plus d'une avarie, car un grand événement agite la multitude : elle afflue de toutes parts à la criée du saki, la dernière criée et le meilleur saki de l'année !

Des milliers de seaux, de tonnelets, de vases en porcelaine, sont empilés çà et là dans les coins de rue, sous la protection de la foi publique, pendant que les propriétaires de ces ustensiles se pressent dans les vastes cours des brasseries, où l'on vend aux enchères les lots, petits et grands, de la bois-on nouvelle. La

marchandise adjudgée est immédiatement transvasée et enlevée par les soins de l'acheteur, ou plutôt de ses coulies, qui reçoivent de sa part carte blanche pour se tirer d'affaire comme ils l'entendent, au milieu de la cohue de leurs confrères.

Les agents de police, échelonnés à de courts intervalles sur le bord des trottoirs, s'appliquent, du geste et de la voix, à maintenir la circulation. Quand ils sont à bout d'éloquence, ils font deux ou trois pas en avant, et distribuent au hasard quelques coups d'éventail sur les têtes des coulies et des badauds qui se rendent coupables du délit d'atroupement. Les vieillards, les jeunes filles, les mères et leurs enfants se pressent aux

fenêtres et dans les galeries supérieures des maisons du quartier, pour jouir à leur aise de tous les incidents du spectacle de la rue.

Leur curiosité ne sera satisfaite que lorsqu'ils auront assisté à la procession des garçons brasseurs. Ceux-ci ont reçu leur salaire dans la matinée, et ils sont allés célébrer leur première journée de liberté dans les jardins de la banlieue. Là l'honorable confrérie s'est assise à un banquet en plein air : on y a consommé des langoustes, des gâteaux tout frais, du saki nouveau ; on a fait flotter des coupes pleines sur les ondes de quelque affluent du Sumida-gawa ; on a vidé, à la ronde, le grand bol de cérémonie ; alors est venu le tour

des paris et des jeux de force ou d'adresse : tirer aux doigts, tantôt accroupis, tantôt debout à cloche-pied ; tirer à la corde, les deux parties se tournant le dos ; ramasser un éventail à terre en restant debout sur le pied droit, et la jambe gauche repliée en arrière. Enfin, les maîtres fatigués se sont couchés sous les cèdres, les jambes étendues par sybaritisme sur le dos des apprentis, tandis que les compagnons se livrent sans contrôle aux danses les plus animées. Maintenant, jeunes et vieux rentrent en corps à la Cité. Leur procession est la vivante parodie des cortèges de daimios. Le héraut d'armes, coiffé d'une toque en osier, c'est-à-dire d'une cage à poulets, brandit de la main



Exorcisme domestique. — Dessin de L. Crépon d'après une esquisse japonaise.

droite un puisoir à saki, en prononçant, d'une voix sourde, le sacramental « staniéro ! » agenouillez-vous ! Le porte-bannière s'est muni d'un long plumeau à épousseter les plafonds. Le prince paraît être une sorte de silène, que deux vigoureux compagnons soutiennent sous les aisselles. Sa suite, aussi peu vêtue que lui-même, rappelle non moins dignement les antiques bacchantes ; seulement le thyrsos est remplacé par un long sabre de bois passé à la ceinture, et la couronne de pampre par une ridicule mitre de papier.

L'éventail, chez les plus élégants brasseurs, accompagne en mesure les pas de danse dont ils embellissent la marche du cortège. D'autres se plaisent à pi-

rouetter, au cliquetis des tonnelets vides qu'ils ont passés à un bambou négligemment jeté sur l'épaule. Un jeune chef s'appuie de la main gauche sur la poignée de son grand sabre, et portant l'autre main tendue en avant, il y reçoit sur le pouce le talon de son pied droit.

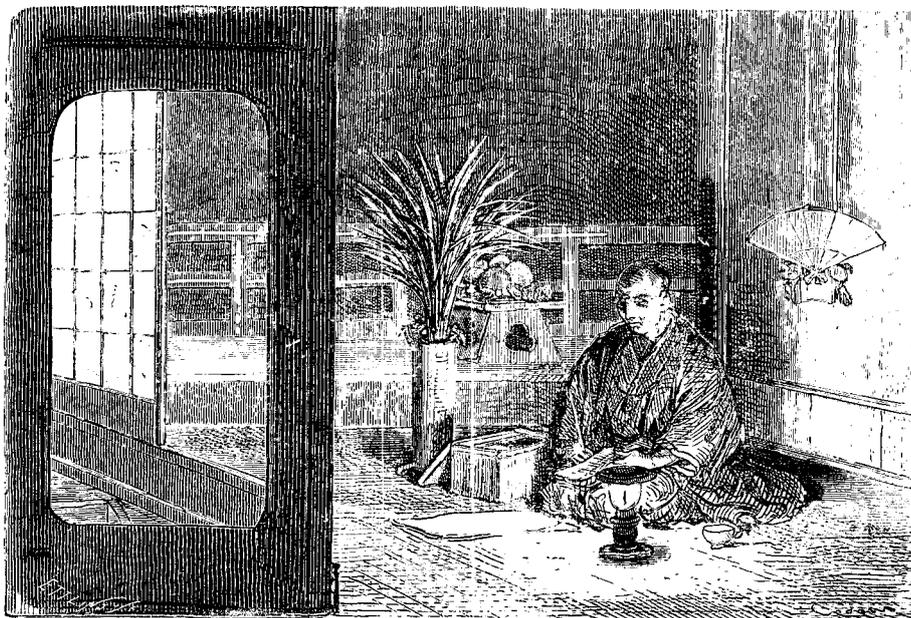
Telles sont les prouesses par lesquelles il convient que de vaillants garçons brasseurs terminent leur laborieuse année. Leur bachique procession est d'ailleurs un hommage qu'ils rendent publiquement à la sainte famille des inventeurs du saki. Le dieu, sa femme et leurs huit garçons, patrons collectifs de la confrérie, habitent sur les côtes du grand Océan. Ils portent une

ceinture de feuilles de chêne et une longue chevelure rousse, qui les couvre jusqu'aux hanches. On les voit, armés de bols et de puisoirs, danser des rondes fantastiques autour d'une immense jarre de saki, à l'heure où les derniers rayons du soleil répandent une teinte écarlate sur la mer, sur les écueils de basalte et sur les plages sablonneuses.

Dans la ville de Yédo, le soir de la veille de l'an, je ne sais quelle atmosphère enivrante enveloppait les quartiers de la baie. Le ciel et la mer reflétaient des lueurs rougeâtres. Les maisons de thé s'illuminaient comme d'immenses transparents. Les rues elles-mêmes présentaient l'aspect de longues avenues de verdure, de branchages, de guirlandes et de falots multicolores. Partout la foule, partout des cris joyeux, des masques, des histrions, des chants, de la musique, et cette odeur pénétrante de bois aromatique, dont sont imprégnés tous les objets qui nous viennent du Japon.

Une place étroite débouchant sur le Tokaïdo était le siège d'un modeste marché nocturne. Nous en fîmes le tour sans nous y arrêter, laissant errer nos regards et se succéder nos impressions au gré des tableaux variés de cette scène fantastique. La plupart des étalagistes étaient adossés aux maisons du quartier : les uns, installés dans des baraques en planches et en papier transparent ; les autres, accroupis sur des nattes et éclairant leurs marchandises au moyen de bougies plantées sur de hauts chandeliers. Ces lumières vacillantes dessinaient vaguement sur les maisons la silhouette des vendeurs, et projetaient au loin, sur le sol, les ombres des acheteurs.

Trois ou quatre officiers marchandaient des bouteilles vides : l'un d'eux, se détachant du groupe, se porta brusquement sur nous en étendant les bras ; ses camarades le retinrent en nous faisant comprendre que le gentilhomme était aussi pur de toute mau-



Régent composant une poésie la veille de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

vaise intention, qu'irresponsable de ses mouvements. Malgré l'heure tardive, des femmes et des enfants se pressaient en grand nombre autour des boutiques de sucreries et de himbeloteries. Quelques bonnes bourgeoises se faisaient accompagner d'un coskei portant une lanterne. Dans tous les magasins d'une certaine apparence, on voyait, exposé comme un autel chargé d'offrandes, un guéridon de laque, bordé de rameaux de sapin supportant une pyramide de gâteaux de riz, au sommet de laquelle s'étalait une grosse langouste.

Parvenus au fond de la place, nous nous trouvâmes en face d'un beau portique orné d'une double rangée de lanternes rondes, et abritant deux images de kamis installées dans des niches, à droite et à gauche du passage où circulait la foule. A chaque aile de l'édifice on avait planté deux pins de haute taille, chargés jusqu'au sommet d'une multitude de petits falots,

dont l'effet me rappela vivement l'illumination de nos arbres de Noël.

Cette porte donnait accès dans une vaste cour bordée de petites boutiques et de débits de thé et de saki ; mais la curiosité publique se portait principalement vers un rassemblement tumultueux qui s'agitait au pied d'une mystérieuse construction ayant la forme d'un tori surmonté d'une torche gigantesque de paille tressée. Les piliers du tori étaient entourés de hautes tiges de bambou, et se terminaient en pointe comme des mâts. De l'un à l'autre des deux sommets, des guirlandes en brins de paille étaient tendues parallèlement à la grosse torche, tandis que, au-dessous de celle-ci, des tentures armoriées, des stores à demi baissés et une enseigne en lettres d'or complétaient la décoration de cet étrange échafaudage.

Je demandai à notre interprète la signification des clameurs qui retentissaient sous le tori, à l'égal des

vociférations que l'on entend autour de la corbeille de la Bourse : « C'est la criée du riz, me répondit-il. On termine la vente aux enchères de la récolte d'un grand daimio. — Et duquel? — Tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt le taïkoun, comme c'est l'usage au Japon. »

Familiarisé de longue date avec les réponses des interprètes, je me déclarai satisfait et poursuivis ma route du côté de Takanawa.

Une grande animation régnait encore sur le Tokaido ; mais déjà l'ombre et le silence envahissaient les rues adjacentes. Aux joyeuses illuminations succédaient çà et là de rares et faibles lumières. En ce moment, me disais-je, telle modeste lampe qui luit au fond de l'une des galeries du voisinage, inspire sans doute quelques beaux vers de circonstance au digne instituteur du quartier. Il doit, le jour du nouvel an, adresser une poésie de félicitations aux parents de ses élèves. Pour accomplir sa tâche avec toute chance de

succès, il a mis sous ses yeux un vase de fleurs et un guéridon chargé de petits pains de riz : humbles et pieuses offrandes qu'il consacre au soleil ; pour ce soir, il se contentera de peindre ses vers sur un brouillon de papier rouge ; mais à l'aube du jour, il les copiera sur le papier des éventails dont il fera hommage à ses protecteurs.

Cependant, à mesure que l'heure de minuit s'approche, on distingue tout à coup, dans les cours des maisons bourgeoises, la réverbération d'une petite flamme allumée sur le sol. Elle brille d'un vif éclat et s'éteint au bout de quelques minutes. Que s'est-il donc passé dans ce court espace de temps ? Exactement, quoique sous une autre forme, la reproduction de la superstitieuse pratique des plombs de Noël. Les familles japonaises, à la dernière heure du dernier mois, mettent le feu à un faisceau de bûchettes aspergées d'eau bénite, et consultant la direction, la figure, le



Jour de l'an : Salutations en rue ; cartes de visite. — Dessin de L. Crépon d'après des esquisses japonaises.

petitement de la flamme, elles en tirent l'horoscope de leur bonne ou de leur mauvaise fortune pour l'année qui va s'ouvrir.

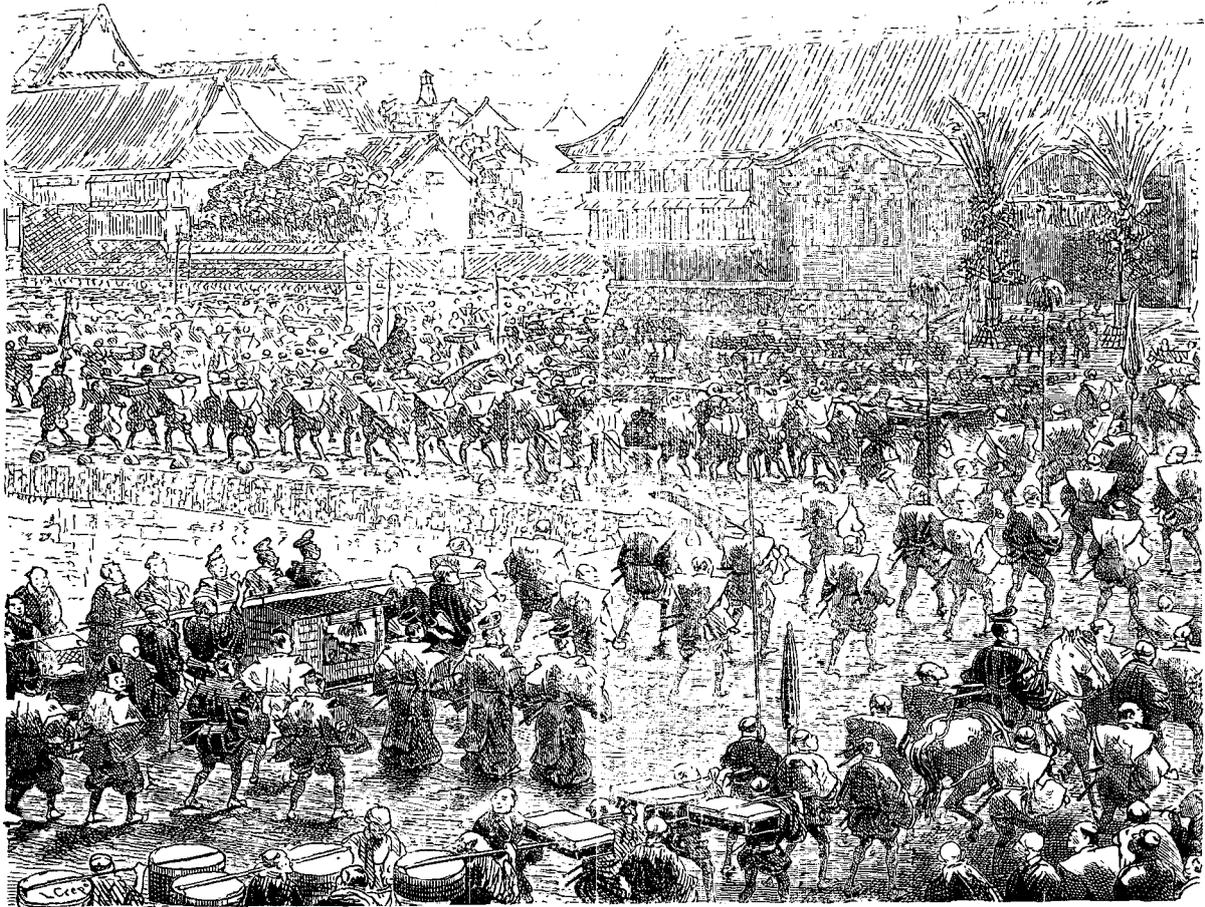
Au surplus, c'est le moment de la mi-sodji ou de la deuxième fête de purification de l'année. Les valets des temples de l'ancien culte allument de grands feux dans l'enceinte des sacrés parvis. Les prêtres, chargés de leurs ornements sacerdotaux, sortent processionnellement du temple. Sur le point d'en descendre les degrés, ils rencontrent deux affreux démons qui, munis de fourches, leur barrent le passage. Mais, ô puissance du goupillon ! à peine les deux monstres ont-ils vu, de leurs quatre paires d'yeux, le gohei du grand prêtre menacer l'une et l'autre de leurs têtes cornues, qu'ils se sont enfuis à toutes jambes, aux acclamations des fidèles.

Dans la plupart des ménages bourgeois, on pratique la cérémonie de « l'oni-arahi », l'exorcisme du

malin esprit ; et c'est exclusivement l'affaire du chef de la maison. Vêtu de ses plus riches habits, et le sabre à la ceinture, s'il a le droit d'en porter un, le père de famille parcourt à l'heure de minuit tous ses appartements, portant de la main gauche, sur un guéridon de laque, une boîte de fèves rôties. Il y puise de la main droite et, par petites poignées, jette çà et là de ces fèves sur les nattes, en prononçant à haute voix une formule cabalistique, dont le sens revient à dire : Sortez, démons ! Entrez, richesses ! Le dessinateur Hofksai interprète avec sa verve habituelle cette superstition populaire, par une esquisse représentant deux diables velus qui déguerpissent sous une grêle de fèves dont le maître du logis les poursuit impitoyablement, tandis que le dieu des richesses et Yébis, son confrère, s'installent dans la chambre de réception et se mettent en devoir de vider un bol de saki à la santé de leur hôte.

Toutes choses étant ainsi préparées pour l'inauguration de l'année nouvelle, la population citadine s'accorde un instant de repos; mais au lever du soleil, tout le monde est debout: hommes, femmes et enfants s'empresse de revêtir leurs costumes de fête, et les félicitations commencent dans l'intérieur des familles. L'épouse a déposé sur les nattes du salon les étrennes qu'elle offre à son mari. Aussitôt qu'il se présente, elle se prosterne à trois reprises, puis, se relevant à demi, elle lui adresse son compliment, le corps penché en avant et appuyé sur les poignets et sur les paumes de

ses mains, dont les doigts restent allongés dans la direction des genoux. La pose n'est pas des plus gracieuses, mais ainsi le veut la civilité japonaise. L'époux, de son côté, s'accroupit en face de sa compagne, les mains pendantes sur les genoux jusqu'à toucher le sol du bout des doigts. Inclinant légèrement la tête, comme pour prêter d'autant mieux l'oreille, il témoigne de temps en temps son approbation par quelques sons gutturaux, entrecoupés d'un long soupir ou d'un sifflement étouffé. Madame ayant fini, à son tour il prend la parole et de part et d'autre on échange so-



Visites au Castel. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

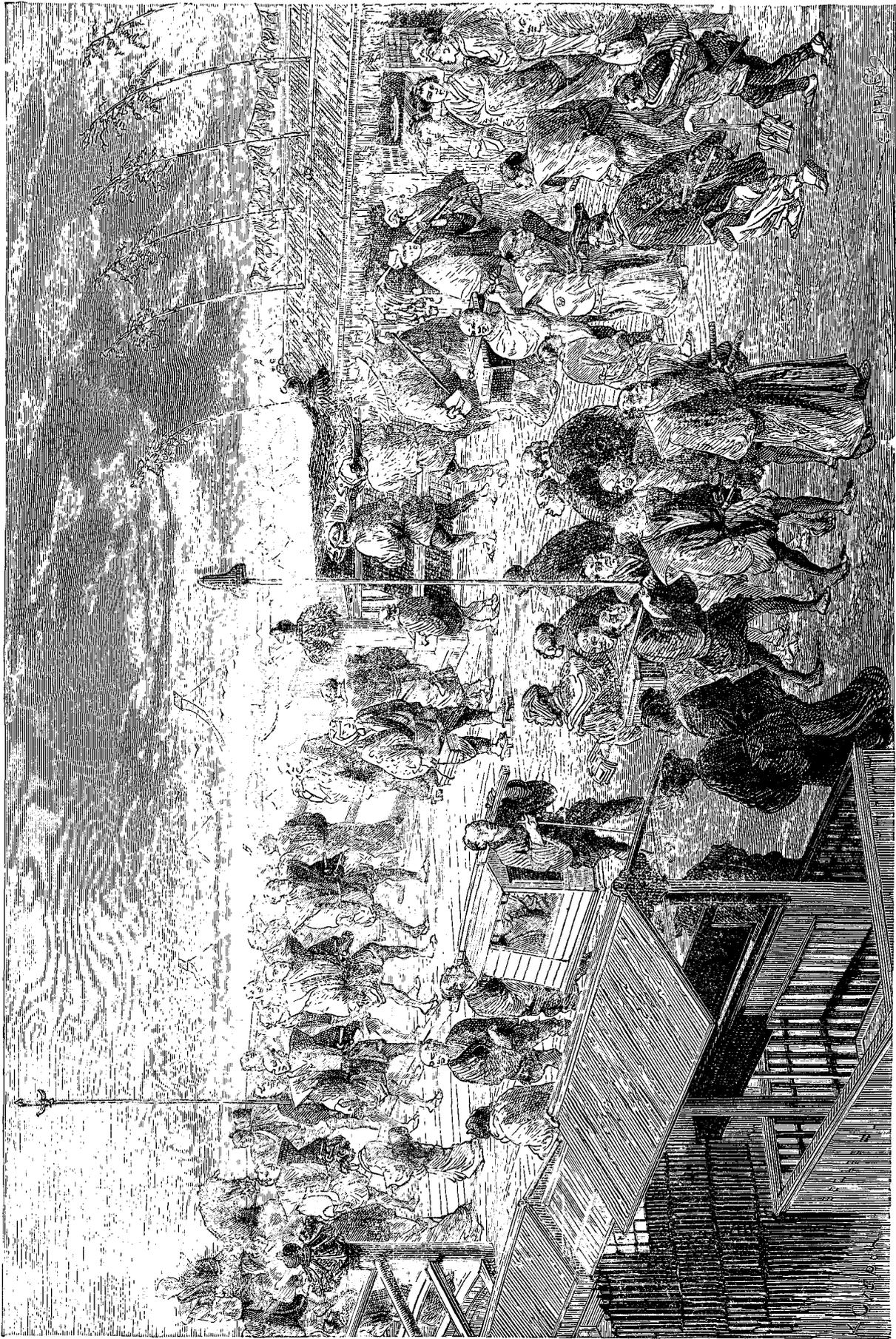
lennellement les cadeaux. Vient ensuite le tour des enfants, puis celui des grands parents. Enfin l'on déjeune en commun, et le reste de la matinée se passe à recevoir et à faire des visites.

Les Japonais de toutes les classes cultivées de la société sont parfaitement instruits de leurs obligations de politesse. Aucun d'eux ne confondra les personnes auprès desquelles il doit se présenter lui-même, avec celles qui n'attendent de sa part qu'une carte de visite. Chacun saura pareillement distinguer entre les cartes qu'il lui faudra remettre personnellement à domicile,

et celles qu'il lui suffit d'envoyer à leur adresse par les soins d'un domestique. Les unes et les autres varient considérablement de format et de décoration, selon le rang des destinataires. On les expédie toutes dans d'élégantes enveloppes, dont les plus grandes sont attachées par un nœud de rubans. Les coscois qui font le service des cartes de visite, les portent de maison en maison sur un plateau de laque.

A. HUMBERT.

(La fin à la prochaine livraison.)



Abords du Nippon-Bassi, le premier jour de l'an. — Dessin de L. Crepon d'après une gravure japonaise.